

de marchandises ; et voici : la tête du premier était engagée entre les jambes de l'autre, et la troisième victime placée sur les deux autres, tout trois fortement liés avec des cordes mouillées, après les avoir nouées, afin de rendre leurs souffrances plus vives. Dans cette posture horrible, ces pauvres et malheureux prêtres étaient assommés de coups de bâton et de crosse de fusils. Ailleurs, à Gazir, les prêtres ont été attachés par les pieds avec des cordes fixées au milieu d'un arbre élevé ; les soldats turcs qui tenaient la corde hissaient la victime, dont la tête était tournée contre terre à une certaine hauteur, et la lâchaient ensuite entièrement ; ces atrocités incroyables se répétaient jusqu'à ce que ces pauvres prêtres eussent la face et les membres ensanglantés par l'effet de cette chute meurtrière.

« A Nahr-el-Calle, près de Beyrouth, les Druses et les Turcs qui s'y étaient postés se sont saisis de plusieurs prêtres maronites et grecs-catholiques qui retournaient de Beyrouth au Mont-Liban. Là, les ministres du Christ, les victimes de la France ont été jetés dans le fleuve ; ceux qui savaient nager tâchaient de gagner la rive ; mais les Turcs, en bourreaux impitoyables, les repoussaient à coups de pierre et de bâton ; ou bien, s'ils les laissaient aborder, ce n'était que pour augmenter leurs supplices et leurs souffrances en tombant sur eux comme des tigres, et leur répétant d'une voix téréce : « Vous, les amis des Français ; eh bien ! « vous êtes des chiens comme eux, et vous méritez la mort. » Effectivement, entre les prêtres suppliciés, noyés et pendus par les pieds, quatre ont déjà succombé, et les autres portent chacun des marques sanglantes de la cruauté des Druses et des Turcs. Les uns ont un bras coupé à coups de yatagan, un œil enfoncé ; les autres ont des membres disloqués, les épaules meurtries et saignantes ; ceux-ci ont le cou tordu ; ceux-là la tête à moitié fendue. »

LIBAN.

— Nous avons donné, dans un précédent numéro, la triste nouvelle de l'accident arrivé dernièrement au Grand-Saint-Bernard, et qui a coûté la vie à un religieux et à trois domestiques de l'hospice. Ces derniers étaient des Valaisans, et le religieux qui a péri avec eux est M. le chanoine Cart, notre compatriote, qui était de Sallanches, en Faucigny. C'est par une énorme avalanche partie du Mont-Mort, à l'est de l'hospice, qu'ils ont été tous quatre ensevelis.

Ce déplorable événement a non seulement jeté la consternation dans la maison du Grand-Saint-Bernard, mais il a causé dans tout le pays une douloureuse sensation ; il en sera de même sans doute à l'étranger, lorsqu'on y apprendra la mort du digne religieux spécialement chargé, depuis plusieurs années, de recevoir les nombreux voyageurs, qui ont toujours eu à se louer des soins empressés avec lesquels il exerçait la plus attentive hospitalité envers le riche comme envers le pauvre, car ils étaient l'un et l'autre l'objet d'égaux prévenances ; et c'est ce que partout on entendait proclamer à la louange des religieux de Saint-Bernard et de celui qu'ils avaient préposé à la réception des voyageurs qui visitent le célèbre hospice.

Cette année, presque tous les domestiques de la maison étaient nouveaux. Il s'agissait de tracer et jalonner la route le long de la Combe, du côté du Valais ; M. le chanoine Cart, qui était courageux, robuste, et l'un des plus intrépides pour braver les orages et secourir les voyageurs, était allé diriger l'opération : on savait dès la veille qu'il devait arriver des voyageurs ce jour-là ; il est donc mort avec ses trois compagnons dans le saint exercice de l'hospitalité et de la charité fraternelle.

NOUVELLES POLITIQUES

FRANCE.

Perte du bateau à vapeur le Papin—Le gouvernement a reçu aujourd'hui la pénible nouvelle de la perte du bateau à vapeur le *Papin* et de la moitié du personnel embarqué sur ce navire. Voici les détails parvenus sur ce douloureux événement.

Parti de Cadix le 5 décembre, à deux heures après-midi, la corvette à vapeur le *Papin*, destinée pour le Sénégal, avait fait route jusqu'au moment de son échouage au S.-O. demi-O.

La mer était belle pendant les journées des 5 et 6, et ce n'est que dans la nuit suivante que le vent, passant à l'ouest, fut d'une force et d'une violence extrêmes. Le samedi 6, à onze heures du soir, le navire fit côte à neuf milles au nord de Mazagan, sur une côte de sable, à deux ou trois encablures au plus de terre.

Le commandement de machine en arrière ne put être exécuté, les aubes étant déjà ensablées ; cependant le navire résista pendant trois heures aux violentes secousses que lui imprimait une mer excessivement grosse.

A quatre heures du matin, le 7, le navire était plein d'eau, son pont balayé par la mer.

A cinq heures, la cheminée tombait et écrasait plusieurs personnes dans sa chute.

A cinq heures et demie, M. Marey-Monge, consul de France à Mogador, qui se trouvait à l'extrême arrière du navire, fut lancé par une lame dans la cale et y périt. M. Dieul, lieutenant du vaisseau second, éprouvait quelques instants après le même sort.

Plusieurs personnes s'élançèrent alors à la mer pour saisir les débris des embarcations dont le navire était entouré, ou tenter de se sauver à la nage. La plupart périrent. Ce ne fut qu'après des efforts désespérés que quelques-unes parvinrent à Azimour, village situé à trois milles au nord du lieu où le *Papin* avait fait côte. Celles-ci trouvèrent, sur la plage, des Marocains

qui vinrent avec empressement à leur aide. L'un d'eux donna son burnous à M. Du Bourdieu, commissaire ordonnateur à Gorée, passager sur le *Papin* ; et des chameaux chargés de broussailles étant arrivés là, les Arabes allumèrent, avec des marques de vive sympathie, un grand feu pour réchauffer les naufragés.

A onze heures du matin, les personnes qui avaient réussi à se sauver à terre n'étaient qu'au nombre de trente. Le grand mâit du navire, qui jusque là avait résisté, bien que le *Papin* fût coupé en deux, à l'arrière des tambours, s'abattit en écrasant dans sa chute une trentaine de personnes.

Inspirés par un généreux dévouement, les sieurs Douesnard, second maître canonier ; Maribeau, second maître de manœuvre ; Deslorges et Natalini, matelots, et Royol, voltigeur au 3e. régiment de marine, tous déjà parvenus à terre, armèrent, avec l'autorisation de M. Du Bourdieu, la baléinière jetée à la côte, pour tenter de sauver les personnes encore vivantes sur le navire. Ils franchirent avec cette embarcation les deux premiers brisants ; mais, au troisième, ils furent chavirés et jetés à la côte, où ils revinrent heureusement.

Cependant M. Redman, agent consulaire d'Angleterre à Mazagan et le nôtre, parti le matin même pour Rabat, avait appris qu'un navire français s'était jeté à la côte. Il rebroussa aussitôt chemin, et arriva sur le lieu du sinistre.

Après avoir pourvu avec la plus active sollicitude aux premiers besoins des naufragés réunis à terre, M. Redman usa de son influence pour engager les Arabes à se rendre à bord et à amener les malheureux qui s'y trouvaient. Les Arabes ont montré dans cette déplorable circonstance, autant de courage que d'humanité. En moins de deux heures ils ont ramené 44 personnes à terre, les portant sur leurs épaules et nageant par une tempête encore affreuse.

Après s'être assurés par trois envoyés différents qu'il n'y avait plus une personne vivante à bord du *Papin*, et après avoir fait donner la sépulture à huit corps arrivés à terre, M. Redman conduisit tous les naufragés à Mazagan, où les soins les plus empressés, les plus attentifs leur furent prodigués, tant par lui que par ses trois frères.

Les lettres reçues aujourd'hui de Mazagan ne tarissent pas sur les éloges que mérite l'admirable conduite de M. Redman. Quarante-quatre personnes restées sur le navire lui doivent certainement la vie, et celles même qui étaient parvenues à terre lui ont dû également leur salut, dans l'état de souffrance et de dénûment où il les a trouvées.

Lorsque la nouvelle de l'échouage du *Papin* est parvenue à Gibraltar, sir Frédéric Nicholson, commandant des forces navales britanniques, s'est empressé d'écrire à notre consul pour lui offrir d'envoyer sur les lieux le navire à vapeur anglais le *Flamer*, porter les secours nécessaires. Le *Flamer* est en effet parti aussitôt pour Mazagan. Le vaisseau du roi l'*Espadron* a dû également partir le 20 de Cadix, pour s'y rendre.

M. Redman a établi une garde de trente hommes pour veiller, autant que possible, au sauvetage d'une partie du matériel.

M. Marey-Monge, consul à Mogador ; M. Fleuriot de Langle, commandant du navire ; tout l'état-major du bâtiment, à l'exception de M. de Saint-Pierre, volontaire, ont péri avec à peu près la moitié de l'équipage ; en tout, 75 morts.

76 personnes ont été sauvées.

RUSSIE.

— On écrit d'Odessa, le 2 novembre :

« Le nouvel avantage remporté par Schamyl dans le Caucase se confirme ; il a enlevé un convoi russe destiné à ravitailler une petite forteresse située sur la ligne leghienne, où les soldats russes ont été tués en pièces. Le général en chef russe a publié deux rapports pleins de phrases brillantes sur les expéditions des généraux Schwartz et Arnsinski ; mais ces rapports ne trompent personne, car on sait fort bien que ces deux expéditions ont échoué. Le général Schwartz avait ordre d'avancer du nord de la Cachétie dans le pays de Dids ; il y a pénétré, à la vérité, mais il a fallu qu'il se retirât avec perte ; il n'a pu que brûler quelques misérables villages. Arnsinski était chargé de s'emparer, sur le territoire des Lesghis, du village important de Teletti ; il rencontra une vigoureuse résistance de la part des montagnards ; il fut obligé de renoncer à son projet, et se retira avec une perte considérable.

« Dans les camps russes, tout se prépare pour la campagne d'automne. Les victoires de Schamyl, qu'il fait connaître au monde par des proclamations nombreuses, ont produit une grande fermentation parmi la population musulmane et ont animé ses idées belliqueuses. Les Musulmans mêmes sont tellement fanatisés, que les Russes craignent qu'ils ne fassent cause commune avec les peuplades des montagnes et n'envahissent la province russe d'Akhaltzick ; les troupes russes sont découragées ; elles ont non seulement à affronter la mort, mais elles sont encore exposées à toutes sortes de privations. »

PERSE.

— Une correspondance particulière annonce la mort du shah. Ce prince était le fils aîné du fameux Abbas-Mirza, décédé en 1833, n'étant qu'héritier du trône. Il fut déclaré shah à la mort de Feth-Ali, son grand-père, qui eut lieu en 1834. Monhamed-Mirza passait pour un prince médiocre ; son règne n'a été signalé par aucun événement remarquable, et sa mort va peut-être plonger la Perse dans des troubles sérieux. Abbas-Mirza a laissé trente-cinq fils, dont chacun croit avoir des droits à la couronne de Perse. Lors de l'avènement du dernier shah, un grand nombre de prétendants ont disputé au fils aîné d'Abbas-Mirza les droits à la succession, qui lui avaient